

The image features a high-contrast, black and white aesthetic. The background is a bright, almost white sky, framed by the dark, leafy branches of trees at the top and sides. In the foreground, three men are silhouetted against the bright background. They are standing on a dark, uneven ground. The man on the left is holding a rifle. The man in the center is carrying a rifle on his shoulder. The man on the right is also holding a rifle. The overall mood is somber and mysterious.

**LAURENT GUILLAUME**  
**LÀ OÙ VIVENT**  
**LES LOUPS**

SUEURS FROIDES

DENOËL





Là où vivent les loups

DU MÊME AUTEUR

*Delta Charlie Delta*, Denoël, 2015, Folio policier, 2016

*Black Cocaine*, Denoël, 2013, Folio policier, 2015

*Doux comme la mort*, La Manufacture de Livres, 2011, Pocket, 2015

*La Louve de Subure*, Nouveaux auteurs, 2011

*Le Roi des crânes*, Nouveaux auteurs, 2010

*Mako : Policier*, Nouveaux auteurs, 2009, Livre de Poche, 2010

LAURENT GUILLAUME

*Là où vivent les loups*

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2018*

Couverture : Constance Clavel.  
Images : © Plainpicture / Appold  
et Plainpicture / Johner / Hans Berggren.

*À la mémoire de Yal Ayerdhal (1959 – 2015),  
écrivain guerrier, pourfendeur d'injustices  
et buveur magnifique.  
Descends quelques pastagas à ma santé  
du haut de tes étoiles, camarade.*





« La vie c'est ça, un bout de lumière qui finit  
dans la nuit. »

Louis-Ferdinand CÉLINE,  
*Voyage au bout de la nuit*

« C'est une folie à nulle autre seconde de  
vouloir se mêler de corriger le monde. »

MOLIÈRE, *Le Misanthrope*



Quelques flocons flottaient dans l'air froid lorsque le train entra dans la gare de Thyanne. C'était une petite ville des Alpes, bien laide, coincée entre deux massifs cristallins boisés d'épicéas, de mélèzes, de sapins et de genévriers. Tout en haut s'étendaient des pâturages jaunâtres où s'accrochaient des plaques éparses de neige. Au fond de la vallée encaissée, la ville n'était qu'une longue enfilade de bâtiments gris éventrée dans sa largeur par une rivière tumultueuse, grise elle-même, la Flèche. Trois ponts enjambaient les flots agités, deux en acier datant des années soixante et un de pierre taillée qui remontait au Moyen Âge et que l'on appelait paradoxalement le pont neuf.

Priam Monet descendit du train et posa sa valise sur le quai tandis que la voix enregistrée annonçait : « Vous êtes arrivés à Thyanne, terminus du train. Tous les voyageurs descendent de voiture. Assurez-vous de n'avoir rien oublié à bord. »

Monet chercha la sortie du regard. Il était très grand – un mètre quatre-vingt-seize – et gros, très gros. La dernière fois qu'il s'était pesé, deux ans auparavant, la balance affichait un douloureux quintal et demi. Il n'avait pas réitéré l'expérience, mais il savait que depuis il avait encore grossi. Ses traits qui auraient pu être séduisants étaient noyés dans les replis de la chair. Ses yeux

exprimaient une lassitude définitive et une mauvaise humeur permanente. Personne n'aimait Monet, lui le premier. Et Monet le rendait bien à tout le monde, surtout à lui-même. Il fouilla dans ses poches et sortit une boîte métallique qui contenait des cigarillos et un Zippo. Il alluma un señorita et souffla la fumée en regardant les voyageurs s'empiler devant le passage souterrain pour rejoindre la gare. Il jeta un œil à droite et à gauche, descendit du quai et traversa la voie en marchant sur les rails comme un funambule, sa grosse valise levée comme si elle ne pesait rien.

— Hep là-bas, gueula un type à casquette et à sifflet. Vous n'avez pas le droit ! Y a un souterrain, bon Dieu !

Monet continua sans se retourner. Il remonta sur le quai de l'autre côté et fit la grimace en hissant sa carcasse. Il souffla longuement puis marcha vers la sortie. Il traversa le hall de la gare, naviguant entre les familles et les couples en pleines embrassades, en bousculant quelques-uns juste pour le plaisir. Il déboucha finalement sur une petite esplanade avec un dépose minute et un parking sur sa droite. Les voitures étaient garées de façon anarchique, les conducteurs chargeant de lourds bagages sous le regard débonnaire de deux agents de la police municipale dont l'un bâillait ostensiblement. Son cigarillo était éteint. Il en alluma un autre et attendit. La rue aux immeubles informes abritait un kebab, un café, une boulangerie et le classique hôtel des Voyageurs à la façade noircie par la pollution. Monet leva le nez. Il s'était remis à neiger et une couche grisâtre se déposait sur le bitume. Les montagnes cernaient la ville de toutes parts. Il se sentit oppressé. Au loin, accrochée à flanc de coteau, une silhouette massive et sombre dominait la vallée. Un fort qui datait du dix-huitième. Il l'avait lu dans un guide touristique des Alpes. Le fort des Cimes. Une fortification du système défensif Séré de Rivières et l'un des rares sites culturels de cette vallée industrielle en cul-de-sac. Au bout, c'était l'Italie.

— Commandant Monet ? dit une voix féminine.

Une femme blonde en uniforme se tenait derrière lui, un sourire timide aux lèvres. Monet la détailla d'un rapide coup d'œil : entre la trentaine et la quarantaine, grade de sous-brigadier, maquillage discret, pas de bijoux apparents hormis une fine alliance. Pas vilaine se dit-il.

— Je m'appelle Claire Mougel, le capitaine m'a demandé de passer vous prendre.

Ils se serrèrent la main et le vent souffla la fumée du cigarillo sur la jeune femme qui cilla et secoua légèrement la tête. Cela fit sourire le gros homme.

— C'est normal qu'il neige ? l'interrogea-t-il.

— On est en montagne, monsieur.

— Oui, mais en mai, bordel. Il ne devrait plus neiger, non ?  
Même dans ce trou à rats.

Elle haussa les épaules.

— Ici c'est comme ça. Demain, il fera beau.

— Elle est où votre bagnole ?

— Le poste est juste à côté de la gare.

Monet soupira. Il détestait marcher.

— Vous voulez que je prenne votre valise ?

Il secoua la tête et dit :

— Allons-y.

Pendant qu'ils marchaient, il demanda.

— Comment m'avez-vous reconnu ?

Elle gloussa :

— C'était facile, votre tête est dans Google suite à la fusillade dans le bois de Vincennes...

Comme le visage de Monet se fermait, elle n'alla pas plus loin.

Effectivement, le poste de la police aux frontières n'était qu'à quelques dizaines de mètres de la gare, au bord des voies. Un

bâtiment discret et grisâtre qui ne se signalait que par un panonceau estampillé *Police* et par les grilles poussiéreuses aux fenêtres. Trois voitures sérigraphiées étaient garées devant. Ils entrèrent. Sur les murs, il y avait une affiche défraîchie des droits de l'homme et une autre flambant neuve de recrutement avec un jeune blanc-bec souriant en uniforme qui exhibait un regard d'acier et une mâchoire carrée. Le contraste était saisissant avec le type bedonnant et moustachu qui les accueillit. Il était vautré derrière un bureau miteux, et faisait mine de s'intéresser aux deux moniteurs de télévision qui montraient des cellules de garde à vue. Un magazine de véhicules 4 x 4 était ouvert devant lui.

— Ouais ? dit le moustachu en regardant Monet.

— C'est le commandant de l'IGPN<sup>1</sup>. Tu sais, le capitaine en avait parlé à l'appel.

Le type hocha la tête.

— Le pitaine est dans son burlingue, dit-il.

Il se replongea dans son magazine. Claire Mougel se racla la gorge et désigna une porte sécurisée ouverte et bloquée par une cale.

— Par là, dit-elle.

Monet manœuvra pour faire passer sa valise derrière le bureau du moustachu.

— Oh, laissez ça là, Maurice va garder votre bagage.

Le Maurice en question grommela et secoua la tête. La porte donnait sur un long couloir qui desservait une batterie de bureaux exigus et meublés à la diable avec du mobilier ancien ou de récupération.

— Les collègues sont sur le terrain, dit la jeune femme.

Au fond du couloir, il y avait plusieurs cellules de garde à vue. Deux d'entre elles étaient occupées par des types au teint

1. Inspection générale de la police nationale, la police des polices.

olivâtre. Ils avaient l'air fatigués et sales. Ils regardèrent passer les deux policiers d'un air indifférent.

— Des migrants, probablement des Afghans, dit Claire.

Monet et la policière tournèrent à gauche et arrivèrent devant une porte avec une plaque annonçant *L. Servier – Chef Police aux frontières*. Claire Mougel frappa. Elle ouvrit et précéda Monet dans une pièce un peu plus vaste et lumineuse que celles qu'ils venaient de longer. Un type était assis derrière un large bureau, modèle administratif de série avec un vieil ordinateur qui moulinait. L'officier était grand, presque long, et portait une chemise blanche avec des galons de capitaine. Il était moustachu et Monet se dit que ce devait être la mode à la montagne. Le capitaine tendit la main.

— Capitaine Servier, Léonard Servier, chef de la PAF Thyanne.

— Oui, j'ai vu, c'est écrit sur la porte, dit Monet en serrant la main de Servier.

Puis il ajouta dans un grognement :

— Priam Monet, IGPN.

— Quel étrange prénom ! C'est sémite ? demanda Servier en souriant

— Pardon ?

Il avait très bien compris, mais il voulait que le type aille au bout.

— Priam, c'est... juif, non ?

— C'est grec, *L'Iliade*, ça vous dit quelque chose ?

— Très bien, très bien. Non pas que j'aie quelque chose contre les juifs. Ça non, certainement pas. Ce sont des gens comme les autres.

— Comme vous dites.

— Et puis, c'est chouette d'avoir des collègues d'origine étrangère. Vous êtes d'où en Grèce ?

— Du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris, rue Oberkampf. Ma mère était prof d'histoire grecque à la Sorbonne, elle m'a refilé ce prénom à la con à cause de son amour pour *L'Iliade*. *L'Iliade*, c'est un bouquin d'Homère, pas une région de Grèce. D'ailleurs, je n'y ai jamais mis les pieds.

Servier se renfrogna.

— Évidemment, je ne suis pas inculte. J'ai lu *L'Iliade* au collège, comme tout le monde.

Il attendit que Monet ajoute quelque chose, mais rien ne vint. Le silence se fit, épais, pesant. Mal à l'aise, Claire Mougel se dirigea vers la porte.

— Bon, ben je vous laisse. Si vous avez besoin de moi, commandant, je suis au deuxième bureau à gauche.

Monet hocha la tête et Claire referma derrière elle.

— Vous voulez un café? demanda Servier.

Déjà, Monet ne pouvait pas blairer le capitaine, mais il se dit qu'il valait mieux rapidement enterrer la hache de guerre.

— Volontiers.

Sans attendre l'invitation, il s'affala dans l'un des trois fauteuils en face du bureau de Servier. Ce dernier se leva, entrouvrit la porte et demanda deux expressos à Claire.

— On vient de recevoir une nouvelle cafetière italienne dernière génération. Elle fait des expressos d'enfer. Vous m'en direz des nouvelles.

— On pourrait se tutoyer non? Après tout, on est tous les deux officiers et la différence de grade est minime.

Servier sourit largement et opina.

— Si tu veux, Priam. Tu pourrais peut-être m'en dire plus sur la raison de ta présence? Je n'ai appris ton arrivée qu'hier par un mail du directeur zonal. Et encore, il n'y avait pas de détails sur le contenu de ta mission.

La porte s'ouvrit et Claire entra avec un petit plateau. Elle



posa devant les officiers deux tasses fumantes. Elle ajouta un sucre dans la tasse de Servier et demanda à Monet comment il aimait son café.

— Noir. Merci, Claire.

Elle ressortit sur la pointe des pieds. Monet but une gorgée du breuvage odorant et claqua la langue.

— Fameux en effet.

Servier rayonnait.

— Je te l'avais dit. C'est un achat de notre amicale.

Monet opina.

— Bon, pour en revenir à la raison de ma présence, sache d'abord que je sais combien les collègues détestent recevoir la visite des bœufs.

Servier esquissa un geste de dénégation, mais Monet poursuivit :

— N'oublie pas que j'ai fait l'essentiel de ma carrière à la Crime et à la brigade des stupés de Paris. On pouvait pas blairer ces enfoirés...

Mal à l'aise, Servier s'agitait dans son fauteuil en skaï.

— C'est normal qu'il y ait un service de contrôle. Si tu pouvais juste me dire ce qu'il se passe. On a fait une bourde ?

— Pas du tout. C'est une simple mission d'évaluation du service. Je n'appartiens pas à la discipline, mais au cabinet d'inspection et d'audit. Pas de stress, mon job consiste juste à étudier le fonctionnement de ton service, les stats, l'organisation interne. Ce genre de conneries. Après je pondrai un rapport avec des propositions d'amélioration que personne ne lira.

— Mais pourquoi ici ? On a de bons résultats. Jamais eu le moindre problème.

— Servier, ça n'a rien à voir avec toi.

Monet se leva et étira son énorme carcasse. Le fauteuil fit un drôle de bruit, comme un soupir d'aise.

— Bon si tu veux bien, je vais aller à mon hôtel, prendre possession de ma chambre et me rafraîchir, comme on dit. On causera demain.

Claire l'emmena à l'hôtel-restaurant de la Gare, un trois-étoiles situé en face du poste de police à côté d'une coopérative laitière. Monet fit la moue devant la façade terne de couleur indéfinie.

— L'hôtel de la Gare. Le gus qu'a baptisé ce bâtiment ne s'est pas foulé, souffla-t-il.

— Vous verrez, ça ne paie pas de mine comme ça, mais c'est mieux à l'intérieur, dit la jeune femme. C'est tout près du poste.

Mais à l'intérieur, Monet trouva l'endroit encore pire. Les murs étaient recouverts d'un enduit de couleur rouge et orange passé, comme cela se faisait dans les années quatre-vingt-dix. Un homme de la soixantaine, dégarni, éditait des documents derrière un comptoir en formica orné de petits carreaux multicolores. Il sourit lorsqu'il reconnut Claire Mougel. Il passa de l'autre côté pour lui claquer une bise sonore.

— Jean-Pierre, je te présente le commandant Monet, c'est pour lui que j'ai réservé une chambre.

Monet serra la main de Jean-Pierre.

— Vous verrez, c'est une piaule sympa, dit l'hôtelier, elle ne donne pas sur la rue, du coup vous serez au calme. C'est au quatrième.

Il s'empara de la valise du policier et se dirigea vers un ascenseur minuscule. Monet décida de monter par ses propres moyens.

— Vous êtes sûr ? En se serrant, ça devrait entrer.

— Pas même avec un chausse-pied. Y a pas la place pour moi seul. On se retrouve là-haut.

Il dut faire deux pauses, une au premier et une au troisième, soufflant comme une locomotive, mais il parvint au quatrième avec un minimum de dignité. L'hôtelier avait déposé la valise sur un support pliable en bois dans l'entrée de la chambre. Il avait ouvert en grand la fenêtre qui donnait sur la rivière et tiré les lourds rideaux rouges pour laisser pénétrer la lumière. L'endroit sentait le renfermé. Monet inspecta les lieux. Une porte ouvrait sur une minuscule salle de bains avec un miroir ébréché et des carreaux blancs. Monet regarda les toilettes et la douche grande comme un étui à cigares. Il aurait bien du mal à s'y glisser.

— Ça vous convient ? demanda Jean-Pierre.

Monet répondit par un grognement fataliste.

— Claire n'est pas là ?

— Elle est au téléphone. Elle arrive. Et voici pour vous.

L'hôtelier lui donna une grosse clé en laiton avec un porte-clés en forme de chamois qui devaient peser deux ou trois kilos et s'esquiva enfin. Le policier alla à la fenêtre et contempla la montagne si proche qu'il aurait presque pu la toucher. Il était encore essoufflé par la montée. La rivière grise moutonnait en dessous. Il soupira, referma la fenêtre et se laissa tomber sur l'un des deux lits accolés. Les ressorts grincèrent sinistrement. Il reprenait tout juste son souffle lorsque Claire passa la porte. Elle aussi était montée par l'escalier. Monet remarqua que les quatre étages n'avaient aucune incidence sur elle. Ça l'agaça. Il alluma la télévision ; une chaîne régionale – France 3 Rhône-Alpes – envahit l'écran de couleurs saturées.

— Vous êtes bien installé ? demanda-t-elle gentiment.

— On peut pas dire que ce soit le grand luxe, grogna-t-il. Ce type, Jean-Pierre, il a soudoyé les services du tourisme pour obtenir ses trois étoiles ?

Elle sourit.

— Le Ritz était fermé pour cause de travaux. Le patron est un ami.

— Il devrait embaucher une décoratrice, dit Monet en jetant un œil dégoûté au papier peint râpé et au mobilier vieillot.

Claire hocha la tête puis lui tendit un morceau de papier comportant un numéro en 06.

— Bon, je vous laisse vous reposer. Voici mon portable, vous pouvez m'appeler en cas de besoin.

Monet le prit sans rien dire et le fourra dans sa poche. Claire Mougel sortit et rabattit la porte un peu trop fort. Sur l'écran, un journaliste à l'accent savoyard épais comme un reblochon fermier interviewait un officier supérieur de la gendarmerie – un lieutenant-colonel d'après les galons. Un bandeau rouge déclarait : « Urgent : les évadés de Savoie demeurent introuvables. » Des photos de signalement judiciaire montraient deux types, l'un moustachu et l'autre barbu, avec des gueules de gibier de potence. Un métèque et un Blanc. Le galonné expliquait que les enquêteurs de la section de recherche de Chambéry avaient du nouveau dans la poursuite des deux évadés du centre pénitentiaire d'Aiton.

« Nous sommes sur une bonne piste. Nous aurons des éléments à vous communiquer sous peu. »

— Sous peu, répéta Monet avec un sourire mauvais. En gros t'as rien, tu patauges dans la semoule, Cruchot.

Voir les gendarmes tenus en échec par des fugitifs mit un peu de baume au cœur du policier.

Remerciements à Marguerite de Bengy et Christine Herme, pour avoir rendu ce texte meilleur. Remerciements également à Lamia Toumi et à Caroline Vallat, libraires passionnées qui défendent mes romans depuis toujours.

Le train arrive dans la petite gare de Thyanne, terminus de la ligne. Priam Monet descend pesamment d'un wagon. Presque deux mètres pour un bon quintal et demi, mal sapé et sentant le tabac froid, Monet est un flic misanthrope sur la pente descendante. Son purgatoire à lui c'est d'être flic à l'IGPN, la police des polices. Sa mission : inspecter ce petit poste de la police aux frontières, situé entre les Alpes françaises et italiennes. Un bled improbable dans une vallée industrielle où les règles du Far West ont remplacé celles du droit. Monet n'a qu'une idée en tête, accomplir sa mission au plus vite, quitte à la bâcler pour fuir cet endroit paumé.

Quand on découvre dans un bois le cadavre d'un migrant tombé d'une falaise, tout le monde pense à un accident. Pas Monet. Les vieux réflexes ont la peau dure, et le flic déchu redevient ce qu'il n'a cessé d'être : un enquêteur perspicace et pugnace. La victime était-elle un simple migrant ? Qui avait intérêt à la faire disparaître ? Quels lourds secrets cache la petite ville de Thyanne ? Monet va rester bien plus longtemps que prévu.

Ancien flic et désormais consultant international en lutte contre le crime organisé, Laurent Guillaume écrit des romans et des scénarios lorsqu'il ne voyage pas. Son expérience à la BAC, aux stupés et en Afrique de l'Ouest comme coopérant imprègne ses histoires, sombres et tourmentées. Il est également lauréat du prix des Lecteurs 2015 du festival Sang d'encre. Il a créé et scénarisé avec Olivier Marchal la série *Section Zéro* pour Canal +. *Là où vivent les loups* est son huitième roman